

A scenic landscape featuring a clear blue sky at the top, a dense line of green trees in the middle ground, and a body of water in the foreground that reflects the trees and sky. The overall scene is bright and natural.

Yann
Perez

Lucien

1.

14 février 1612 — Province de Kagoshima - Japon.

La pluie est tombée plus qu'à l'accoutumée sur la campagne verdoyante du sud de l'île de Kyūshū. Maintenant, il fait nuit. Une torche sort de l'obscurité d'une maison silencieuse. Elle s'arrête et une voix d'outre-tombe se met à emplir le silence de la campagne environnante.

— Kenji ! ... On y va ! peut-on alors entendre dans un français parfait.

Une seconde ombre apparaît alors et tire avec elle un baluchon conséquent qu'il jette sur son épaule. Puis il s'empare d'un tube noir laqué dans lequel se trouve un katana au manche noir. Sous sa tunique sombre et son manteau aux teintes équivalentes, se trouve son *wakizashi*¹ rangé dans son petit fourreau à la ceinture. Le japonais s'approche alors de la flamme.

— Nous pouvons y aller Maître Docteur.

— Ton français s'est prodigieusement amélioré.

— Merci Maître.

Les deux hommes, sans plus de cérémonie, s'éloignent de la demeure. Le Docteur s'arrête un instant, le regard levé vers le ciel étoilé. Puis il baisse sa torche vers un sillon noir. Une flamme

¹ Sabre japonais courbe similaire au katana, mais de taille plus petite : entre 30 et 60 centimètres.

scintillante s'éloigne alors rapidement, en ligne droite, et s'engouffre dans la bâtisse en quatre points distincts. Une fraction de seconde plus tard, la demeure explose.

— On peut y aller, dit-il avant de se mettre en selle et de quitter les lieux.

Une heure plus tard, dans une crique, une barque les attend. Les adieux au Japon se font sans fioriture pour le *Ronin*². Il monte dans le petit vaisseau de bois, découvrant au loin un navire de commerce appartenant à la flotte portugaise.

Dans sa cabine, fenêtre ouverte sur l'horizon, le japonais laisse ses sentiments parler le long de ses joues. Ils sont brefs, intenses. Il ne pleure pas pour lui, mais pour sa famille massacrée par un tyran ; tyran qu'il a lui-même juré d'éliminer un jour. Il tuera Endo. Dans son esprit, sa vie passée est passée. La page est quasiment tournée. Son avenir et sa fin seront donc en France. Sans plus de mots, l'Asiatique rejoint son hamac et s'endort.

2.

Paris, 8 juillet 1615

Notre Dame vient de sonner ses deux coups de l'après-midi. Pourtant, dans cette détonation de cloches, deux autres explosions ont retenti. Morgan est au sol. Le Comte de la Flèche aussi.

² A l'origine, Ronin veut dire « Homme errant ». Un Ronin est un Samouraï sans maître.

Tous les autres se regardent, blancs comme des linges. Ici règnent stupeur et incompréhension.

Au loin, des gardes sont à l'approche, le pas lourd et le rythme malgré tout rapide.

— Au nom du Roi, nous... Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Trouvez des brancards pour ces deux hommes ! lance une voix.

— Et vous êtes ? demande un garde, main sur la paume de son épée en se tournant vers la voix impérieuse.

— Maximilien de Béthune, Duc de Sully !

Le garde se détourne rapidement.

— Faites venir deux brancards !! hurle-t-il.

Rapidement, les deux brancards arrivent et les deux victimes sont chargées et transportées au Palais, sous les yeux d'Agathe et de Lucien.

— Agathe ?

— Oui Lucien ?

— Retrouvez-moi ce soir devant le Palais.

— Tu ne viens pas ? demande la jeune femme surprise.

— Non, répond son compagnon de voyage.

Lucien, le visage grave, s'éloigne du groupe. Il part vers son destin, s'orientant vers la Place de Grève.

De nombreuses minutes plus tard, dans une ruelle parisienne, Caïn, chargé de son matériel, enrage. La balle était prévue pour éliminer la jeune femme. Mais à la place, elle est allée se loger quelque part dans l'autre avorton. Son contrat, bien que déjà payé, est raté. Et que dire de cet événement, le Comte de la Flèche blessé ...

Qui a osé faire ça ?

Ce n'est pas moi qui ai tiré !

Il le sait : il n'avait qu'un coup, qu'une arme, et pas assez de temps pour recharger l'ensemble. Il doit partir. Loin. Très loin. Rapidement, ça va être une vraie chasse aux sorcières.

Sac sur l'épaule droite et fusil sur l'autre, il s'éloigne rapidement de l'auberge.

3.

Dans ses sous-sols, les corps de Morgan et du Comte sont déposés sur deux tables séparées par un étroit couloir de terre battue. Le médecin les observe tour à tour.

— Hugo ? lance-t-il au garde sans lever la tête.

— Monsieur ?

— Retirez vos armes. C'est un ordre, dit-il en insistant bien sûr ses derniers mots.

Le garde sait parfaitement ce que cette requête impose. Il ôte donc ses armes et les place dans un coin.

— Que dois-je faire Monsieur ? lâche-t-il en se mettant au service du praticien.

— Prends ce couteau et découpe rapidement ces tissus.

Les lames se mettent en action, déchirant les tissus, livrant les corps à la pâle lumière de cet hôpital de fortune.

— Sont-ils encore vivants ? dit alors une voix dans l'ombre.

Les deux hommes s'arrêtent brusquement, pris d'une crainte et se retournent pour découvrir l'ancienne régente.

— Majesté...

— Alors ?

— Euh... oui... oui, par la grâce de Dieu, ils semblent qu'ils le soient encore. Mais...

— Mais ?

— Ils sont particulièrement faibles.

— Bien... alors, faites votre office Maître Médecin. Permettons à l'œuvre de Dieu d'éviter que le Diable en coupe une part. Quand ils seront mieux, faites-le-moi savoir.

— Bien Madame.

La Florentine sort alors de la pièce.

— Vas-y... coupe... on va bien voir ce que ça donne, lance le médecin en se concentrant de nouveau.

Quelques instants plus tard, les deux corps sont nus et le médecin les observe.

— Toi, tu ôtes la balle du gamin.

Hugo, doucement et calmement, se met à chercher la balle dans le bas-flanc du jeune Morgan. De la plaie s'écoule un sang très rouge. Mais l'apprenti reste stoïque et finit par ôter le corps étranger. Il lève la balle et se met à l'observer. Il la jette alors dans un récipient d'alcool.

De son côté, le médecin enlève la balle logée à trois centimètres du cœur du Comte. Là aussi, c'est un torrent rouge qui inonde la planche. Il la balance dans un verre de vin. Puis il met un tissu sur la plaie.

Quelques secondes plus tard, matériel à la main, il enlève les tissus et se met à recoudre le Comte, pendant qu'Hugo s'est mis à en faire de même. Une fois l'opération finie, ils décident de les mettre dans une autre pièce, loin des rigueurs de l'été.

Le médecin se tourne alors vers le garde, les mains rougies par tout ce sang.

— Une fois tes mains propres, va prévenir la Régente. Tu lui diras qu'ils ont été soignés, recousus, et qu'ils dorment, entre les mains de Dieu et de ses Saints.

— Bien Monsieur.

Le soldat part, revenant de longues minutes plus tard.

— C'est fait Monsieur. Elle m'a dit de la faire mander une fois qu'ils seraient réveillés.

— Bien.

Le médecin part s'asseoir dans un coin.

— Qui sont-ils ? finit-il par demander.

— Je ne sais pas, répond Hugo en se servant à boire, puis en tendant la bouteille. Et je ne veux rien savoir de plus.

Les deux hommes redeviennent silencieux, laissant le temps passer.

Plus loin, dans la rue principale, tels des prédateurs, le Comte de Rohan et le Duc de Sully chevauchent jusqu'à l'auberge où Caïn résidait. A peine arrivés, de Rohan est déjà au sol.

— Tiens mon cheval, j'arrive.

Sans plus un mot, il s'approche de l'entrée. Il pousse rapidement la porte et découvre une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Devant ses yeux, il discerne trois corps massacrés, sans plus un souffle de vie.

— Bon Dieu...

— Y'a un problème ? demande le Duc de l'extérieur.

Armes à la main, il monte l'escalier et fait le tour de toutes les chambres. Mais ce qu'il appréhende le fait peu à peu blanchir de dégoût et d'effarement : ce qu'il voit, ce sont des mutilations, des pendaisons, des éviscérations. Les jambes tremblantes, il descend, armes aux fourreaux.

— Alors ?

— C'est... c'est une véritable boucherie. Mais le type était encore là il y a peu de temps.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Le sang... il était encore frais par endroit.

Un enfant apparaît alors, posant un pied maladroit dans l'embrasure de la porte. Il ne parle pas. Les deux nobles se regardent et sans mot dire, le font monter sur la selle du cheval du Duc.

— Allons voir la Reine Mère, conclut le Comte de Rohan.
Ils lancent leur monture en direction du palais du Louvre.